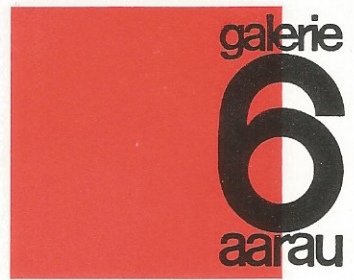

MICHEL ROBIN



Michel Robin, né à Nantes en 1940, vit et travaille à Aubervilliers. A l'âge de douze ans, il commence la peinture en allant peindre à Montmartre où chaque coin de rue à cette époque reflète la présence et l'âme d'Utrillo. Dès quatorze ans, il suit les cours de dessin de Monsieur Plane à l'Ecole Municipale de Dessin de la rue Lepic, puis ceux de l'Académie Frochot à Paris. En 1962 il fait la connaissance par l'intermédiaire de la danseuse Helga Neukomm-Schmied du peintre zurichois Adolf Herbst et devient son élève. Cette rencontre fut très importante dans sa vie, tant sur le plan humain que professionnel.

En 1968 l'œuvre de A. Giacometti est pour lui une grande découverte. Le monde de Bonnard lui est toujours proche et intime. Les leçons de travail de ces deux artistes sont pour lui exemplaires.

Mais les maîtres initiateurs sont Rembrandt en premier lieu, puis Nicolas Poussin et les Impressionnistes.

Il a toujours eu de grandes distances envers les écoles officielles, ainsi qu'envers les modes artistiques parisiennes.

Depuis 1963 il regarde et étudie les peintres classiques et modernes dans les grands musées d'Europe dont il éprouve sans cesse la pertinence.

En 1976, l'art byzantin a été sa grande découverte artistique: comme la sensation forte de retrouver enfin ses origines.



Personnages Assis, 1975
Sitzende Personen, 1975
Bleistift auf Papier, 23×29 cm

Cher Michel Robin, j'ai donc vécu, durant plusieurs semaines, avec quelques-unes de vos toiles. Quelques-uns de vos dessins. Que vous avez bien voulu me confier. Mais il est bien évident que je n'ai pas à dire, ici, ce que sont ces toiles. Ces dessins. Qui, Dieu merci, se suffisent à eux-mêmes. Ce dont je peux témoigner, en revanche, c'est moins ce que j'y découvre, que ce que j'y rencontre. Comme si ce qui était en vous, l'était aussi en moi. Et c'est ainsi, par exemple, que je me retrouve dans vos joueurs de boule. Dans l'apparence même desquels – leur corps subtilement allongé, comme tiré vers le haut – je perçois une présence qui serait d'en deça d'eux-mêmes. Commune à tous. Bien qu'unique en chacun. Et voici, en outre, qu'ils jouent à un moment déterminé de la journée – on voit, au sol, leur ombre – mais c'est comme s'ils évoluaient, avec leur corps intime (à l'intérieur du corps visible), quelque part hors du temps. Présents, à la fois, et absents. Cependant qu'une imperceptible éternité, secrètement, et comme à leur insu, les relie les uns aux autres. Et nous relie à eux. Quelque chose comme l'état d'homme. La précarité en même temps que l'ineffable promesse de l'état d'homme.

*Une transfiguration
fraternelle*

Il faut être très fort pour faire sentir cela par la seule peinture. Vous y arrivez. Avec ce mélange, qui vous est propre, de délicatesse et d'acuité, d'accueil et de clairvoyance. De justesse, également dans la perception des rapports, cachés, entre les choses, les êtres. Au point qu'il me semble, par moments, que vos dons de peintre sont comme sous-tendus – mieux: alimentés – par un sens, comment dire, antécédent à tout regard. Qui fait que tout ce que vous voyez est aussitôt magnifié dans la discrétion. Par un pouvoir, chez vous, que je ne peux qualifier autrement que de «transfiguration fraternelle». En fait, non, pas un pouvoir. Une sympathie essentielle plutôt. A l'égard de toutes choses. Des autres. Et de vous-même! Vrai pour les joueurs de boule. Vrai pour les bâtisses qui dominent leur petit boudrome. Vrai pour cette ouverture, entre les immeubles, où il y a quelle tendresse pour la lumière et tout ce que celle-ci anime. De sorte que l'espace n'est quasi plus espace. Mais qualité d'être. Et faut-il préciser que cette tendresse est tout sauf sentimentale. C'est une tendresse dans la rigueur. Qui se traduit, entre autres, par la distance que vous maintenez avec tout ce qui vous sollicite.



Personnages sur le trottoir, 1977
Personen auf dem Trottoir, 1977
Bleistift auf Papier, 23×29 cm

Un point encore. Si vous permettez. Comme en confirmation de ce propos. On sent, dans vos dessins en particulier, comme une perplexité et même un léger vertige devant l'énigme de la vie; en même temps qu'une permanente ouverture au miracle d'être. Et d'être au monde. Ainsi, dans la rue, ces personnages, au bord du trottoir, qu'on ne connaît pas, et qui sont, pour nous, cependant, comme des frères en puissance. Ils sont sur le point de traverser. Mais le feu est au rouge. Ils attendent le vert. Quel abîme dans cette infime attente. Et quelle merveille. Au sein de laquelle légère devient la rue. Belle et mystérieuse, à travers même un peu d'angoisse (la part inconnue), la réalité en apparence la plus banale: bouche du métro; voitures; un vélo. De même pour ce vieux couple assis sur un banc. Une distance entre eux, qui ne rend que plus sensible le lien complexe qui les maintient peut-être plus qu'il ne les unit: souvenirs; des épreuves; l'âge; les malentendus même. Et ce qu'on appelle, à travers tout cela, un destin. Qui, en quelques traits, prend corps. Jamais économie de moyens n'a été plus qu'ici au service, non d'un effet esthétique, d'une volonté de plaire, d'étonner ou d'émouvoir, mais bien de cet au-delà des choses (perçues en elles déjà) qui les relie, à la fois, et les fonde. Contrairement à ce qui se fait aujourd'hui de prétentieux, de ravageant dans l'abstraction ou de violence au rabais, d'exploitation de la vie (par mépris de la vie), votre art, tout de respect pour le visible et l'invisible, impliqué dans le visible, nous achemine, sans intervention étrangère à lui-même, et à travers le seul bonheur de voir, vers la source en nous, d'où tout procède. Près de laquelle, et dans le pressentiment de laquelle, je ne cesse, en effet, jusque dans les détails, de vous rencontrer. Comme d'autres, je n'en doute pas, ayant soif de cette source, et de présence vraie, ne manqueront pas de vous rencontrer. Dans la mesure, Michel Robin, où vous n'êtes pas un peintre seulement. Mais, si j'ose dire, un homme qui peint. Et qui, se mettant tout entier, et sans tricher, dans ce qu'il peint, rend hommage, par sa peinture, à la vie même qui la suscite.

Georges Haldas



Joueurs de boules, 1984
Bocciaspieler, 1984
Öl auf Leinwand, 61 × 38 cm

Lieber Michel Robin,

Verklärende Brüderlichkeit

während mehrerer Wochen habe ich mit einigen Ihrer Bilder, mit einigen Ihrer Zeichnungen gelebt, die Sie mir freundlicherweise anvertraut haben. Doch geht es hier selbstverständlich nicht darum zu erklären, was diese Bilder und diese Zeichnungen darstellen, die sich, Gott sei Dank, selber genügen. Denn zeugen kann ich eher von dem, was mir in ihnen begegnet, als von dem, was ich in ihnen entdecke. Als ob Ihre innere Welt auch in mir vorhanden wäre. Und so finde ich mich z. B. in Ihren Bocciaspiellern wieder. In ihrer äussern Erscheinung – in ihrer Gestalt, die auf subtile Weise verlängert ist, gleichsam in die Höhe gezogen – nehme ich eine Gegenwart wahr, die wie diesseits von ihnen ist. Uns allen gemeinsam. Und doch einmalig in jedem von uns. Und dazu kommt, dass sie zu einem bestimmten Zeitpunkt des Tages spielen – am Boden sieht man ihren Schatten –, und doch sieht es aus, als ob sie sich, in Einheit mit ihrem Körper (innerhalb ihres sichtbaren Körpers), irgendwo ausserhalb der Zeit fortbewegen. Gegenwärtig und abwesend zugleich. Während auf fast unmerkliche Weise eine ganz im geheimen wirkende Ewigkeit sie gleichsam ohne ihr Wissen mit den andern verbindet. Und auch uns mit ihnen verbindet. So etwas wie unser Menschsein. Die Zerbrechlichkeit und gleichzeitig die unaussprechliche Verheissung unseres Menschseins.

Man muss über ein sehr grosses Können verfügen, wenn es gelingt, dies einzig durch die Malerei spürbar zu machen. Und Sie erreichen das. Mit dieser Ihnen eigenen Mischung von Zartheit und Schärfe, von Herzlichkeit und Hellsichtigkeit. Auch mit Genauigkeit in der Wahrnehmung versteckter Bezüge zwischen Dingen und Menschen. Und zwar in einem solchen Mass, dass es mir manchmal scheint, Ihre Begabung als Maler sei wie untermauert – oder eher genährt – von einer Sinnesempfindung, die, wenn man so sagen darf, dem Sehen noch vorausgeht. Und die bewirkt, dass alles, was Sie wahrnehmen, sogleich voller Zurückhaltung idealisiert wird. Durch eine Macht, die ich nicht anders nennen kann als «brüderliche Verklärung». Im Grunde genommen weniger eine Macht. Vielmehr eine äusserst wesentliche Sympathie. Allen Dingen gegenüber. Gegenüber den andern. Ihnen selbst gegenüber! Dies gilt für die Bocciaspieler.

Dies gilt auch für die Gebäude, die den kleinen Bocciaplatz umgeben. Und auch für die Öffnung zwischen den Häusern, in der so viel zärtliche Liebe zum Licht zu verspüren ist und zu allem, was es belebt. So dass der Raum gleichsam nicht mehr Raum ist, sondern eine Seinsqualität. Ist es wohl nötig hinzuzufügen, dass diese Zärtlichkeit alles andere ist als Sentimentalität. Es ist Zärtlichkeit voller Strenge. Die sich unter anderem durch die Distanz ausdrückt, die Sie von allem, was Sie anspricht und anregt, bewahren.

Noch ein weiterer Punkt, wenn Sie erlauben. Wie als Bestätigung dieser letzten Bemerkung. Besonders in Ihren Zeichnungen spürt man eine Art Bestürzung, ja sogar einen leichten Schwindel vor dem Rätsel des Lebens; und zugleich eine immerwährende Offenheit für das Wunder des Daseins. Und des Seins in der Welt. So z.B. angesichts dieser Menschen auf der Strasse, am Trottoirrand, die wir nicht kennen und die für uns dennoch virtuelle Brüder sind. Sie wollen eben die Strasse überqueren. Doch es ist Rotlicht. Sie warten auf grünes Licht. Was für ein Abgrund in diesem unscheinbaren Warten. Und was für ein Wunder. In dessen Schoss die Strasse licht wird. Schön und geheimnisvoll, wenn auch vermengt mit ein wenig Angst (der unbekannte Teil unseres Seins), die scheinbar banalste Wirklichkeit: ein Metroeingang; Autos; ein Velo. Dies gilt auch für das alte Paar auf der Bank. Eine Distanz zwischen ihnen, welche das komplexe Band nur noch sichtbarer macht, das sie vielleicht eher zusammenhält, als dass es sie wirklich eint: Erinnerungen; schwere Zeiten; das Alter; ja selbst Missverständnisse. Alles, was man unter Schicksal versteht. Was mit wenigen Strichen Gestalt annimmt. Nie war die Sparsamkeit der Mittel weniger auf einen ästhetischen Effekt ausgerichtet, auf den Wunsch zu gefallen, in Erstaunen zu setzen oder zu rühren, vielmehr zielen sie auf eine Dimension jenseits der Dinge (die aber schon in ihnen wahrgenommen wird), die sie verbindet und zugleich begründet. Gegenüber dem, was heute produziert wird an Anmassendem, an Verheerendem in der Abstraktion, an gewalttätig Hingeworfenem, was reine Ausbeutung des Lebens ist (aufgrund der Missachtung des Lebens), ganz im Gegensatz dazu führt uns Ihre Kunst, die den Respekt vor dem Sichtbaren wie auch vor dem Unsichtbaren wahrt, die im Sichtbaren

verankert ist und keinen Eingriff von etwas, das ihr fremd wäre, duldet, schliesslich durch das Glück des Sehens hin zur Quelle, die in uns selber fliesst und der alles entströmt. In deren Nähe und im Gefühl, ihr nahe zu kommen ich immer wieder und bis ins kleinste Detail Ihnen selber begegne. So wie Ihnen zweifellos auch viele andere, die nach dieser Quelle dürsten, begegnen. In dem Mass, Michel Robin, in dem Sie nicht nur ein Maler sind, sondern, wenn ich so sagen darf, ein Mensch, der malt. Und der sich, ohne dabei seinem Auftrag untreu zu werden, selber in das hineinlegt, was er malt und so durch sein Schaffen dem Leben, das er erweckt, Ehrfurcht erweist.

Georges Haldas

Übersetzung: Marianne Ghirelli

*Expositions personnelles**Einzelausstellungen*

1968	<i>Galerie Echelle 30, Paris</i>
1970	<i>Galerie Echelle 30, Paris</i>
1972	<i>Maison de la Culture, Sceaux</i>
1974	<i>Galerie Zisterne, Aarau</i>
1975–81	<i>Exposition du travail de l'année</i> <i>Association «Les amis de la rue de Bourgogne»,</i> <i>Paris</i>
1980	<i>Salle des conférences du «Nouveau Journal», Paris</i>
1980	<i>Galerie Arcade Chaussecoq, Genève</i>
1982	<i>Centre J. Prévert, Les Ulis (Essonne)</i>
1986	<i>Galerie 6, Aarau</i>

*Expositions de groupe**Gruppenausstellungen*

1968	<i>Galerie Echelle 30, Paris</i>
1974	<i>Kunstsalon Wolfsberg, Zurich</i>
1977	<i>Loisirs et Rencontres, Centre Culturel,</i> <i>Clermont-Ferrand</i>
1978	<i>Mairie annexe du IV^e arrondissement, Paris</i>
1979	<i>Kunstsalon Wolfsberg, Zurich</i>
1982	<i>I^{er} «Contre Salon de Montrouge», Montrouge</i>
1983	<i>II^e «Contre Salon de Montrouge»</i> <i>Salle Confluences, Paris</i>
1983	<i>Galerie Peinture Fraîche, Paris</i>
1984	<i>Exposition Régionale d'Arts Plastiques de Marne</i> <i>la Vallée «Le Sport», Marne la Vallée</i>

*Commandes**Aufträge*

1984	<i>Décoration au titre du 1 % à l'école du Bosquet,</i> <i>Les Ulis (Essonne)</i>
------	--

*Nous remercions vivement pour leur soutien au financement du catalogue:
Monsieur et Madame A. Haurie, Paris; Madame L. Herbst, Zurich;
Monsieur et Madame J. L. Rivoire, Paris; Monsieur et Madame G. Venot, Paris
Photographies: P. Batillot, Aubervilliers
Photolithos: M. Meier, Küttigen
Satz und Druck: Sauerländer, Aarau
Copyright © by galerie 6, aarau, 1986*